

## KIM TSCHANG YEUL ou L'univers Après la Pluie

*Image du détachement: L'eau qui ne s'attache pas : toujours prête à instantanément repartir, eau qui même avant l'arrivée du bouddhisme, parlait au cœur du chinois.  
Eau, vide de forme.*

Henri Michaux. Idéogrammes en Chine

Une goutte d'eau.

Ce plus petit dénominateur commun de la matière, de la lumière et du Rien.

Rien qu'une goutte d'eau.

Quoi donc qui puisse mieux qu'une goutte d'eau incarner le Tao, tel que l'énonce Lao-Tseu :

*Le regardant, on ne le voit pas, on le nomme invisible. (...)*

*Il est la forme sans forme et l'image sans image. Il est fuyant et insaisissable.*

(Tao-te Kin XIV)

Mais...

Quelle plénitude contient plus de vide ?

Quelle humilité enclot plus de lumière ?

Quelle exigüité, davantage d'immensité ?

Quoi de plus simple, quoi qui soit en même temps plus évident et fascinant ?

Quoi de plus inépuisable ?

Voici déjà qui permet de deviner pourquoi depuis un peu plus de vingt ans, la goutte d'eau, ce non-objet, ce parangon du presque rien, est devenue l'exclusif modèle et le module de base de la peinture de Kim Tschang Yeul.

Mais il peut être profitable d'avoir encore à l'esprit quelques autres éléments concernant l'image de la goutte d'eau, et l'ampleur de son importance, dans la pensée extrême-orientale, pour mieux appréhender toutes les résonances de cette œuvre.

"Tat tvam asi. Tu es cela". C'est l'éducation fondamentale, inlassablement répétée par les Upanishads, de la pensée hindouiste. Autrement dit, l'atman, le soi, l'âme individuelle, et le *brahman*, l'Etre, l'Absolu, ne font qu'un. L'illusion, totale, fatale, est de les séparer. Le salut, de les réaliser comme indissociablement réunis. L'image la plus classiquement donnée pour l'exprimer est celle de la petite goutte d'eau rejoignant l'océan infini, l'Un retrouvant le Tout sans souvenir d'en avoir jamais été distinct.

Le Bouddhisme exclura les idées d'âme individuelle et d'Etre absolu, mais conservera l'image de la goutte et de l'océan, forme du vide s'unissant au vide sans forme dans l'impassible immensité du nirvana.

Dans la cosmologie mystique de l'Inde, dont est issu l'essentiel de celle du Tibet, de la Chine, de la Corée et du Japon, la goutte, d'eau ou de *semen virile*, est le point originel (bindû), l'atome initial, d'où vont s'épanouir ou le cosmos ou l'illusion qu'il en est un. Etant le centre de ce big-bang, la goutte est par là-même celui du mandala, champ de conscience et de contemplation, où le méditant replongera l'illusion du tout dans la réalité du rien, la diversité de l'univers sensible dans l'unité de la vacuité lumineuse.

*Dans cette goutte flamboyante est compris un espace infini, resplendissant de l'éclat des soleils innombrables.* Julius Evola. Le Yoga Tantrique.

Il peut aussi être intéressant de se souvenir que le bouddhisme coréen coexiste depuis son origine avec une très importante tradition chamanique. Tradition dans laquelle la goutte d'eau, et le morceau de cristal de roche, sont deux étapes de solidification de la lumière, par là de la connaissance, de la voyance et de la clairvoyance.

Même les pseudo-mages de chez nous se souviennent encore un peu de cela, avec leurs boules de cristal, synthèses de la goutte et du quartz, immatériels écrans d'holographie spirituelle où le regard lucide peut voir se déployer le chatolement du tout dans les reflets du vide.

Une dernière chose enfin, de nature strictement biographique, mais qui peut permettre de compléter cette approche du symbolisme de la goutte et de l'eau dans l'œuvre de Kim Tschang Yeul. Né à Séoul en 1929, l'artiste avait à peine plus de vingt ans lors de la guerre de Corée, dont les horreurs le marquèrent profondément. Têtes humaines écrasées par les chars, femme projetée par le souffle des bombes sur un réverbère devant la gare et y demeurant longtemps suspendue, carbonisée, pantelante, sanguinolente.

Selon ses propres dires, il n'est donc pas à exclure que toute l'eau de son œuvre ne soit lustrale, purificatrice, que ces gouttes innombrables et claires ne soient exorcismes à d'autres gouttes encore plus innombrables et sombres. La goutte d'eau est donc à cette œuvre obsessionnelle ce que le chiffre est à celle de Roman Opalka.

Chez ce dernier: suite infinie de chiffres pour soulever la question du temps.

Chez Kim: pluie ou rosée infinie de gouttes, pour soulever la question de l'espace et contempler l'énigme du Vide.

Longtemps l'unique «partenaire» de la goutte d'eau fut la toile nue, écrite, sur laquelle elle s'accrochait en n'en troublant moins l'espace que notre propre attention, étonnée d'une si insistante et contrevenante immobilité, avant que de l'être par la perfection de l'illusion.

Goutte(s) d'eau peinte(s) en trompe

avec le plus hollandais des illusionnismes, d'une part, toile nue de l'autre. Forme(s) du vide scintillant, en constellation plus ou moins organisées selon les cas, sur un espace vide.

Avec ces deux seuls éléments Kim réussissait la non négligeable prouesse de proposer une œuvre où s'unissent indissociablement hyperréalisme, abstraction et conceptuel.

Une seule goutte d'eau, avec ou sans la manifestation de sa coulée, sur la toile, et voici obtenu un concept spatial n'ayant rien à envier aux plus radicales lacérations de Fontana. Quatre gouttes d'eau, voici un carré de vide sur fond vide allant au moins aussi suprêmement loin que Malevitch dans la recherche d'un horizon indépassable de la représentation.

Dix mille gouttes chaotiquement jetées sur la toile nous offrent un Pollock de l'immobilité, un *dripping* figé que l'on définirait mieux encore en le nommant *dropping*, soit une *action-painting* méditative et indéfiniment suspendue. Goutte(s) et toile lui suffisent à mettre en scène toutes les innombrables théories, dramaturgies et stratégies de la notion de champ. Aussi bien les plus anciennes, comme celle du jeu chinois du Go, en lequel l'espace est moins une donnée qu'un effet, un fait à accomplir ou résorber, que les plus actuelles, comme celle de la physique quantique, où la situation de n'importe quel point de l'espace affecte

celle de tous les autres, et où sans cesse s'échangent le rien de la matière et celui de l'énergie. Tant que n'étaient que la goutte et la toile, leur dialectique n'était en somme que celle de deux vides. Le rien limité et éclatant entretenait ses relations étranges avec le rien illimité et terne. Formes du vide reposaient sur le vide de toute forme, le morne désert de la planéité.

Les toiles s'offraient alors à une méditation sereine, semblable à celles que proposent les jardins de sables et de pierre.

La perfection semblait atteinte. Elle l'était même, sans doute, mais peut-être un peu trop facilement, justement parce que le vide y est seul à combattre dans l'arène du vide, seul à se précipiter dans l'abîme du vide.

Autrement hardi et redoutable est le nouveau «jeu» mental et pictural auquel s'adonne Kim depuis la fin des années quatre-vingt, c'est-à-dire depuis que, sur la toile, la goutte a rencontré un adversaire, (et lequel!): le signe, l'idéogramme. La forme de non-être doit désormais jouer et déjouer les formes innombrables de tous les noms de tous les êtres. Les caractères chinois sur lesquels Kim fait pleuvoir sa giboulée n'ont évidemment pas été choisis au hasard.

Ils sont toujours extraits d'un unique grand poème classique chinois, par l'étude duquel tous les écoliers commencent leur découverte simultanée de l'écriture et du monde. Nommé Poème des dix-mille caractères, ce texte est aussi le poème des «dix-mille- choses», en sachant que c'est par cette périphrase que la philosophie chinoise désigne l'univers sensible dans son infinie et illusoire diversité.

*Le Tao engendre Un.*

*Un engendre Deux.*

*Deux engendre Trois.*

*Trois engendre les Dix-Mille-choses*

*dit le Tao-te King.*

C'est donc sur ce poème fleuve, ce texte océanique, cette gigantesque, borgesienne, encyclopédie, cette représentation idéographique de la totalité de l'univers dans son être comme dans son devenir, que Kim projette la dérision de ses gouttes, idéogrammes du rien. Sur les parfaits et appliqués signes du sens s'abat l'averse des virgules de la totale vacuité. L'évidente simplicité d'une goutte d'eau suffit tout à coup à ce que tout cela devienne confusion, à ce que tout ce savoir ne soit plus soudain qu'un simple bruit de fond, un inopportun brouhaha finalement dépourvu de tout commencement de réalité.

Voici que l'univers, le Tout, le grand, l'immense Tout, s'est noyé dans une goutte d'eau, dans la petite goutte du Vide.

On ne l'a réalisé que peu à peu, mais ce n'est ni plus ni moins qu'à une nouvelle forme du déluge, et autrement subtile que la première, que l'on vient d'assister là.

Gérard Barrière

Paris, le 4 avril 1993